



**Marges**

Revue d'art contemporain

**04 | 2005**

**Interdisciplinarité**

---

## Exposition « Dionysiac »

Centre Georges Pompidou, du 16 février au 9 mai 2005

**Jérôme Glicenstein**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/marges/738>

DOI : [10.4000/marges.738](https://doi.org/10.4000/marges.738)

ISSN : 2416-8742

### Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

### Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2005

Pagination : 108-109

ISBN : 978-2-84292-248-1

ISSN : 1767-7114

### Référence électronique

Jérôme Glicenstein, « Exposition « Dionysiac » », *Marges* [En ligne], 04 | 2005, mis en ligne le 30 juillet 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/marges/738> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/marges.738>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Presses universitaires de Vincennes

---

# Exposition « Dionysiac »

Centre Georges Pompidou, du 16 février au 9 mai 2005

Jérôme Glicenstein

---

## RÉFÉRENCE

Exposition « Dionysiac », Centre Georges Pompidou, du 16 février au 9 mai 2005

- 1 Est-il possible de dire du bien d'une exposition telle que « Dionysiac » ? Et dans le cas d'une réponse positive à cette question, de quoi faudrait-il se féliciter ? De la qualité des œuvres présentées ? De la qualité de leur présentation ? De la qualité de l'expérience qu'en ont retiré les spectateurs ? Pour la plupart des expositions il est assez facile de répondre, mais ici ce n'est pas le cas. En effet, les organisateurs de cette exposition (et en premier lieu Christine Macel, la commissaire) ont mis en scène un ensemble de contradictions qui rendent impossible tout jugement « cohérent » sur la réussite d'un tel projet.
- 2 La première des contradictions tient au fait de se féliciter, dans le catalogue et dans le dossier de presse, de la présence collective d'artistes qui se heurtent régulièrement à la censure, voire qui la provoquent (Thomas Hirschhorn, Kendell Geers, Christoph Büchel, etc.), tout en mettant en avant quelques lignes plus loin le fait d'être parvenu à présenter quasi-exclusivement des « commandes » passées par le Centre à ces mêmes artistes.
- 3 Les organisateurs s'exposent ainsi aux questions suivantes : 1. Peut-on commander une œuvre à un artiste en espérant la refuser ultérieurement ? 2. Ce refus est-il une garantie de qualité (auquel cas les œuvres présentées à l'exposition risquent de paraître mauvaises, du fait même de leur acceptation) ? 3. Si l'œuvre est présentée par le Centre Pompidou, cela veut-il dire que ce dernier est particulièrement libéral ou bien que l'artiste a « raté » son objectif ? On est en plein dans ce qu'on appelle communément une « injonction paradoxale », comme quand on dit à un enfant de « désobéir » : s'il désobéit, il obéit à ce qu'on lui dit de faire.

- 4 D'ailleurs, même en admettant le caractère « transgressif » des œuvres comme une idée « floue » que le commissaire ne maîtriserait pas complètement, on ne peut manquer de se dire que si une œuvre est exposée au Centre national d'art et de culture – Georges Pompidou, cela équivaut quoi qu'il arrive à une « reconnaissance institutionnelle » de premier ordre, de la part de l'une des plus « hautes » juridictions esthétiques existant dans le monde. Les artistes le savent, bien entendu, et agissent en conséquence. En revanche, feindre d'oublier depuis quelle position on s'exprime est plus qu'une faute de goût ; cela témoigne d'une grave incohérence, voire irresponsabilité, de la part des organisateurs. Car il y a une contradiction à vouloir simultanément représenter une institution majeure (et très fortement légitimatrice) dans le domaine de l'art contemporain, tout en prétendant être un lieu où l'institution peut être contestée.
- 5 Une autre contradiction plus classique : les artistes visent, nous dit-on, à présenter dans l'exposition « un rapport spécifique de l'art à la vie ». Soit. Ainsi, à « Dionysiac », comme dans de nombreuses expositions récentes, on assiste à la valorisation de l'idée d'une « effectivité » des œuvres présentées. Comme le dit le dépliant distribué à l'entrée : « Ces artistes travaillent dans l'excès, la transgression et le rire, avec ironie et une certaine subversion [...] ». Une « certaine » subversion, cela voudrait-il dire que l'on s'autorisera à être « choqué avec modération » ? Là encore, un choix n'est pas fait : faut-il participer ou bien faut-il rester à distance du spectacle ? Christine Macel fait référence dans le catalogue à deux expositions antérieures ayant eu lieu au Centre Pompidou, « Hors Limites » (1995) et « Au-delà du spectacle » (2000). Mais dans ces deux expositions on était confronté au même problème : peu importe que les œuvres soient « historiques », « commerciales », ou « commandées spécialement » pour l'exposition. Quoi qu'il arrive on est toujours dans l'espace de (re)présentation propre au Centre Pompidou ; un lieu qui malgré les intentions de ses promoteurs est toujours resté par la force des choses coupé du monde quotidien et protégé par un « halo » protecteur qui « informe » toutes les propositions qui peuvent y être présentées. On a d'ailleurs du mal à imaginer comment il pourrait en être autrement.
- 6 On comprend, après toutes ces remarques préliminaires, toute l'étendue de la difficulté qu'il peut y avoir à parler d'une telle exposition. Et les critiques parues (dans *Libération* ou *Le Monde*) paraissent de ce fait presque superflues. Harry Bellet et Benjamin Roure ont beau nous expliquer dans *Le Monde* que l'exposition reflète surtout l'état du marché de l'art (ce en quoi ils ont sans doute raison) ou Geneviève Breerette s'inquiéter d'une présentation qu'elle juge « désagréable », l'essentiel n'est pas là. Hervé Gauville a de son côté beau jeu d'ironiser dans *Libération* sur le fait que « Dionysiac sonne comme Star Ac », insistant sur « le clin d'œil myope à Zarathoustra ». Peu importe au fond que les provocations soient « convenues » et « bien encadrées » ; peu importe que les « limites à ne pas dépasser » soient partout clairement indiquées ou que l'on ait spécialement construit des murs pour les « défoncer artistiquement » (Rhoades et McCarthy) ; peu importe que l'on ait ressorti un juke-box pour « faire jeune ». Il faudrait surtout commencer par remarquer que cette exposition est constituée d'une somme de contradictions dans les « termes » mêmes où elle est proposée ; contradictions qui empêchent tout jugement à son propos.